

1^{ère} Lecture : Genèse 18,1-10aI. Contexte

Après la bénédiction de Melchisédech qui consacrait l'attachement d'Abraham à Dieu, et qui faisait éclore sa foi en l'annonce d'une descendance céleste, venait l'Alliance universelle et particulière, au cours de laquelle Dieu renouvelait sa Promesse. Dix ans s'écoulaient sans que Dieu lui donne le fils promis. Alors Sara s'impatiente, et donne son esclave, Agar, comme épouse à Abraham qui accepte. À la naissance d'Ismaël, les ennuis surgissent, au point qu'Agar est chassée avec son enfant. Mais Dieu bénit Ismaël et dit à Agar de retourner chez Abraham et de se soumettre. En écoutant Sara et en épousant une esclave, Abraham s'est trompé, car c'est de Sara, la femme libre, que Dieu voulait susciter une descendance à Abraham, et c'est dans l'esprit affranchi de la chair que devait naître et vivre le fils de la Promesse. Pendant 13 ans, Dieu fait encore attendre Abraham, afin qu'il se prépare à acquérir la liberté de l'esprit dans le renoncement à l'esclavage de la chair.

Lorsqu'à 99 ans Abraham fut convaincu qu'il ne pouvait avoir de fils selon la chair, Dieu reprend l'Alliance, change son nom (Gn 17,5) ainsi que celui de Sara (Gn 17,15), pour signifier leur vocation à vivre selon l'esprit, et lui impose un signe corporel qui l'engage à combattre la chair, qui particularise l'Alliance pour les descendants d'Abraham selon la chair, et qui disposera Abraham à recevoir la descendance promise. Ce signe est la circoncision : outre la mort à la chair et la vie selon l'esprit, elle signifie le refus de mettre Dieu à son service et la volonté de se mettre au service de Dieu. Celui-ci annonce alors qu'il fera alliance avec un fils de Sarah et non avec Ismaël, le fils de l'esclave. Et Abraham fait circoncire tous les mâles de sa famille, y compris Ismaël. Vient alors notre texte : c'est une reprise en acte de ce que Dieu vient de dire d'Isaac et dont Abraham n'a pas saisi toute la portée. Il s'agira de la rencontre extraordinaire et bouleversante de Dieu et d'Abraham.

II. Texte1) Accueil de Dieu par Abraham (v. 1-8)

– v. 1 : « Le Seigneur apparut à Abraham », littéralement « fut vu », c.-à-d. se donna à voir, se plaça au niveau d'Abraham pour que celui-ci soit capable de le percevoir. Par la circoncision qu'il vient de s'imposer, Abraham s'est mis au service de Dieu, est orienté vers Dieu, ne pense qu'à faire la volonté de Dieu ; il est dans l'état d'accueil envers tout ce que Dieu voudra de lui. Ceci est montré par le fait que, malgré les souffrances consécutives à la circoncision, il est « assis à l'entrée de sa tente », « à l'heure la plus chaude du jour », et bientôt « il leva les yeux ».

– v. 2 : « Voici 3 hommes qui se tenaient debout près de lui », mais littéralement c'est « au-dessus de lui » : Abraham les voit comme supérieurs à lui. Il s'agit en effet du Seigneur venu à lui sur terre, et se présentant sous une forme perceptible pour être reconnu. Auparavant, Dieu se manifestait par une parole adressée à l'homme ou dans une vision ; ici, il vient en personne : c'est l'annonce et la figure de la future Incarnation du Fils de Dieu, et c'est pourquoi il a pris une forme humaine. Ces trois hommes sont si semblables et si complémentaires qu'Abraham en voit à la fois un et trois. Décontenancé mais sachant qu'il s'agit de Dieu, il s'adressera à lui en disant tantôt « tu », tantôt « vous », il se prosterne jusqu'à terre et l'appelle « mon Seigneur », il l'invite à manger et à se reposer.

« Il courut de l'entrée de la tente (omis) à leur rencontre ». Sans se poser de questions du genre de : Comment Dieu peut-il se faire homme ? Comment est-il trois en un ? Pourquoi vient-il comme des voyageurs ? Pourquoi est-il présent sur terre ?, il court, se prosterne à terre, prêt à satisfaire Celui qui se présente à lui sous des dehors si minables :

étranger, démuné, poussiéreux, fatigué, affamé, faible, solitaire, mendiant, humble, modeste, bref à la merci de tout et de tous.

- v. 3 : « Si j'ai trouvé grâce à tes yeux », c'est l'expression d'un quémendeur humble et confiant à l'égard d'un supérieur bienveillant (29^e Ordinaire B, p. 8). « Ne passe pas » : sans oublier le respect qu'il doit à Dieu, Abraham le presse d'accepter son hospitalité, car il a bien compris qu'en prenant la forme de voyageurs pauvres, Dieu ne veut pas s'imposer, mais désire être accueilli de bon gré et avec joie.
- v. 4 : « Lavez-vous les pieds ». Abraham ne fait pas lui-même le service, mais peut-être par ses serviteurs. Puis il les invite à se sustenter et à prendre des forces, non pas « avant d'aller plus loin » comme traduit le Lectionnaire, mais « après quoi vous passerez », qui est expliqué par « puisque c'est pour cela (omis par le Lectionnaire) que vous êtes passés près de votre serviteur », littéralement « sur votre serviteur ». C'est à propos de la nourriture qu'il va donner lui-même et qui sera seulement signalé plus loin, qu'Abraham envisage le passage de Dieu auprès de lui, et que le Seigneur à son tour fera une promesse à Abraham. Nous retrouvons ici le thème du Repas où les commensaux partagent ce qu'ils ont produit ensemble et où se noue l'hospitalité réciproque. Abraham ne veut pas seulement accueillir Dieu mais aussi être accueilli par lui. Il a perçu que le passage de Dieu visait l'Alliance à vivre dans une plus grande union.

« C'est bien. Fais ce que tu as dit », littéralement « fais aussi, comme tu as parlé ». Dieu consent, il accepte tout ce qu'Abraham lui offrira. Abraham s'est d'abord adressé au Seigneur au singulier, comme il convenait à Dieu, puis au pluriel comme il convenait à l'aspect humain que Dieu avait pris. Ici, l'écrivain parle de Dieu au pluriel, comme on le verra encore aux v. 8 et 9 : c'est donc sous son aspect humain que Dieu prendra le repas.

- v. 6-8 : « Abraham se hâta ». Il met tous les siens à contribution si bien que tous élaborent le repas du Seigneur : « Sarah », la femme libre ; « un serviteur » ou plutôt « le garçon, נַעַר, παῖς », peut-être Ismaël ; Abraham lui-même qui ordonne tout : la confection du pain à Sarah, le veau gras au garçon, le fromage et le lait à lui-même. Et il donna tout à son Hôte, pour que celui-ci se restaure : le pain pour l'affamé, le fromage ou la crème pour l'humilié, le lait pour le faible, le veau gras pour le pauvre. Et lui reste debout, sans prendre part au repas avec les siens, car il est le serviteur du Seigneur. Il est debout dans l'attitude de l'humble qui dit : « Ce que je donne de meilleur n'est pas digne de toi », dans l'attitude du serviteur qui dit : « Ordonne tout ce que tu veux », dans l'attitude du pauvre qui dit : « Je t'offre tout ce que tu m'as donné ». Les trois hommes se restaurent sans rien dire, montrant ainsi qu'ils agréent l'offrande qui leur est faite, et sont satisfaits de l'hospitalité reçue.

Restauré dans son abaissement, Dieu peut alors donner par l'humanité qu'il a prise. Car c'est toujours pour donner que Dieu vient, mais à condition qu'il soit accueilli. Tant que l'humanité de Dieu n'était pas restaurée par Abraham, reconnue dans la dignité dont il avait lui-même revêtu l'homme en le créant, Dieu attendait de donner. Maintenant qu'il est vénéré dans son aspect humain, il va manifester sa réalité divine. Nous en avons une claire révélation dans le Christ qui est Dieu et homme : il a parlé, guéri, promis, donné par son humanité quand elle est vénérée ; mais, quand elle était méprisée, sa divinité était incommunicable. Nous ne pouvons d'ailleurs atteindre sa divinité que par son humanité. Et, comme le Christ a assumé la nature humaine comme à tous les hommes, c'est en accueillant les hommes que nous bénéficions de sa divinité.

2) Accueil d'Abraham par Dieu (v. 9-15)

- v. 9 : « Où est Sarah, ta femme ? ». Au don qu'Abraham a fait de lui-même et de ses biens, répond le don de Dieu. Sarah est pressentie, parce que c'est avec Abraham qu'elle recevra ce don, mais elle n'est pas appelée à venir devant Dieu. Elle reste, comme Abraham le dit, « dans la tente » qui est sa maison de nomade. Comme la maison représente la famille et le peuple, et est particulièrement liée à la femme, le don de Dieu sera fait pour la famille future d'Abraham, Israël et l'Église.
- v. 10a : « Le voyageur reprit », littéralement « Il dit » au singulier. Pour le don qu'il va faire, le Seigneur parle selon sa divinité : « Je reviendrai chez toi dans un an ». Ce don est plus que royal, il est divin, il se fera par une nouvelle venue de Dieu sur terre. « Et Sarah ta femme aura un fils ». Ce don divin c'est la descendance céleste que Dieu avait promis à Abraham en Gn 15,5. Ce sera Isaac, mais comme figure du Christ (2^e de Carême C). C'est l'annonce de l'Incarnation qui est ici figurée. De même que dans cette première venue, Dieu se présente sous forme humaine, ainsi dans la deuxième venue, dans un an, Dieu se présentera dans un homme, Isaac, et plus tard se fera homme lui-même.
- 10b-15 (omis) : rapportent la réaction de Sarah qui écoutait à l'entrée de la tente. En elle-même, elle affirmait l'impossibilité humaine d'avoir un fils. Mais Dieu dit à Abraham que ce n'est pas à la capacité humaine qu'il doit prêter attention, mais à la puissance divine, parole que l'Ange Gabriel reprendra pour dire à Marie qu'Élisabeth a bénéficié de cette même puissance divine.

Conclusion

Ce texte, qui reprend l'essentiel de Gn 17 et le consacre par un repas, peut être considéré comme la ratification de l'Alliance abrahamique selon la circoncision, comme il y aura une ratification de l'Alliance mosaïque selon la Loi avec un sacrifice. Voyons ces deux aspects, circoncision et repas :

- a) Par la circoncision, où l'homme tranche sa façon charnelle se servir Dieu pour marcher devant Dieu dans la perfection, c.-à-d. selon l'esprit, et où Dieu change le nom d'Abram et celui de Sara pour se lier à eux et à la descendance future dans la personne d'un fils, chacun des deux partenaires de l'Alliance s'occupe de l'autre. Dans les religions païennes, les dieux mettent l'homme à leur service et l'homme met les dieux à son service ; mais dans la religion d'Abraham et de ses descendants, c'est le contraire : Dieu se met au service de l'homme et s'occupe de ses affaires humaines, et l'homme se met au service de Dieu et s'occupe de ses affaires divines. Dans ce service mutuel, Dieu reste le Seigneur et Maître, ce qui transforme le sens du service qui existe aussi chez les païens : ce service mutuel se fait dans une radicale différence, l'homme faisant particulièrement la volonté de Dieu, et Dieu aidant l'homme à faire sa volonté divine, et elle se fait dans une certaine égalité, car Dieu, en s'abaissant au niveau de l'homme, l'élève du même coup à son niveau divin. Il en est de même de l'hospitalité, qui existe aussi chez les païens : elle n'est plus seulement accueil de l'homme par l'homme, mais accueil de Dieu par l'homme et accueil de l'homme par Dieu, et cet accueil-mutuel se fait dans les souffrances de la circoncision et dans l'abaissement de Dieu. Ici aussi, Dieu a la primauté : il vient sous forme humaine, se fait proche de l'homme, le prochain de l'homme. Nous voyons ici la figure du Christ. Celui-ci, en effet, vient du ciel pour sauver les hommes, comme le bon Samaritain en voyage, étranger et exclu, et ici, Dieu sous la forme de trois hommes, étranger, humble et pauvre. Comme le dit Paul « Lui qui était riche s'est fait pauvre, afin de nous enrichir par sa pauvreté » (2 Cor 8,9). Dans le baptême qui est la vraie circoncision (Col 2,11-12), il y a ces mêmes sortes de service et d'hospitalité, puisqu'il est participation à la mort et à la vie du Christ, le Fils de Dieu fait homme.

b) Le repas, déjà envisagé au 24^e Ordinaire B, p. 2-3 et 4^e de Carême C, p. 2-3, consacre la communion de Dieu et de l'homme, où ceux-ci partagent ensemble ce qu'ils ont produit ensemble. À l'origine, quand Dieu créa l'homme à son Image, il lui a donné toute la Création comme une immense table remplie de fruits, en lui demandant de cultiver cette Création dans l'obéissance à sa volonté et dans l'attente de sa venue. Mais Adam n'a pas attendu la venue de Dieu : ne pensant qu'à lui sous l'instigation du Menteur et voulant s'approprier la sagesse qui le rendrait propriétaire de tous les dons de Dieu, il s'est mis à table et a mangé seul, détruisant ainsi le sens du repas. Ici, par la Promesse, la parole, les visions, la protection, les commandements, les épreuves d'une part, et par la foi, l'obéissance, l'espérance, le renoncement à soi, l'offrande, la circoncision d'autre part, Dieu et Abraham s'attendent mutuellement, viennent l'un vers l'autre, s'accueillent dans l'humilité, apportent leurs dons et se les partagent, Abraham donnant les prémices de ce qu'il a reçu et fait fructifier, et Dieu se donnant dans la promesse d'un fils, figure de son Verbe incarné. Le repas pascal complètera ce sens, et l'Eucharistie sera le repas parfait ici-bas comme anticipation du banquet du Ciel, car, avec Jésus, c'est Dieu qui se donne en nourriture à l'homme, et l'homme qui se donne en nourriture à Dieu.

Si, en venant à nous, le Verbe de Dieu s'est fait pauvre, sa parole qui vient à nous est également pauvre ; et, s'il fut accueilli par des pauvres comme Abraham, Moïse, les Prophètes, les disciples, sa parole doit aussi être accueillie par des pauvres. D'autre part, si le Christ nous enrichit par sa pauvreté, c'est aussi dans la pauvreté que nous recevons sa richesse, et, si le Verbe a appauvri son humanité pendant 33 ans jusqu'à sa résurrection, c'est sa parole aussi qui nous appauvrit pendant toute notre vie, pour que nous obtenions la vie éternelle. C'est dans le but de le rendre pauvre et capable de recevoir le don d'une descendance céleste, que Dieu avait auparavant parlé souvent à Abraham ; celui-ci avait accueilli les paroles divines et y avait obéi dans la foi. La parole de Dieu et du Christ sert donc à appauvrir la chair en vue d'enrichir l'esprit. Elle est une souffrance, celle de la Croix, pour l'homme charnel qui la trouve pauvre, misérable, ennuyeuse ; mais elle est une joie, celle de la résurrection, pour l'homme spirituel qui participe à la plénitude du Christ. Pratiquer la parole, c'est permettre à celle-ci de se vêtir de nous et de nous vêtir d'elle, c.-à-d. de prolonger l'Incarnation dans les membres de l'Église, de les racheter, de les sanctifier, de les mettre en état de mission. La parole a ainsi un double effet :

- a) elle nous dépouille à son profit : la vraie pratique de la parole nous appauvrit. Elle est le contraire d'une étude profane et charnelle, faite pour enrichir la chair (monter aux cieux, descendre dans l'abîme : voir dimanche dernier). Elle mène à la pauvreté de la Croix, comme le Christ.
- b) elle nous enrichit d'elle-même, c.-à-d. de la vie divine, ou plutôt du Verbe lui-même, par son humanité ressuscitée, nous conforme à lui, dans la pratique de sa parole. Mais il le fait ici-bas dans l'humilité qui empêche la chair de s'exalter, et nous prépare à sa venue définitive dans la gloire où nous serons glorieux comme lui.

Épître : Colossiens 1,24-28

I. Contexte

Dans le texte de dimanche dernier, Paul évoquait la primauté absolue du Christ Créateur et Sauveur. Dans ce qui suit et qui précède notre texte, il dit aux Colossiens qu'ils doivent en tirer les leçons : le Christ vous a fait bénéficier de sa primauté en tout, en vous arrachant au péché et en transformant votre cœur ; vivez donc en hommes nouveaux, saints et irréprochables, sans vous laisser entraîner à suivre des doctrines étrangères à l'Évangile que vous avez reçu.

Dans notre texte, Paul va dire que le Christ remplissant tout s'est révélé, par le ministère douloureux de son apostolat, dans le Plan de Dieu réalisé dans les Colossiens et refusé par le monde. Le Christ manifesté, il l'appelle le Mystère et il en parle comme aux Éphésiens, mais d'une façon

moins développée ici. Il expose cela en une seule phrase pour souligner l'unité du Plan de Dieu dans le Christ. Nous suivrons les divisions du Lectionnaire et en ferons deux parties.

II. Texte

1) Le Mystère du Christ révélé à l'Église humiliée (v. 24-26)

- v. 24 : « Je trouve ma joie dans les souffrances pour vous ». « Maintenant » est omis par le Lect. « Les souffrances, *πάθημα*, de *πάσχω* repris ci-après. Le Christ n'exerce pas sa primauté absolue à la manière du monde. Les puissants de ce monde qui ont quelque primauté relative et passagère, l'exercent, soi-disant pour sauver, en s'imposant aux autres et en écrasant tout ce qui s'oppose à eux. Mais le Christ exerce sa primauté absolue, pour faire bénéficier ceux qu'il sauve, en s'humiliant et en mourant, et ceux qui ont accueilli son Salut dans la foi participent aussi à son humiliation et à ses souffrances. Le baptisé en effet, uni au Christ mort et ressuscité, doit continuellement mourir à la chair et vivre selon l'esprit. Depuis son baptême, l'Apôtre communie aux souffrances du Christ pour avoir part à sa résurrection (5^e de Carême C). Ses souffrances, ce sont celles dont souffrent tous les hommes, ce sont celles que supportent ceux qui sont fidèles à imiter le Christ, ce sont celles que lui et les apôtres connaissent dans l'édification des Églises, ce sont enfin celles qu'ils endurent tous dans les persécutions. Mais Paul « se réjouit dans les souffrances ». Il mettait déjà personnellement son orgueil dans la Croix du Christ (14^e Ordinaire C), et il demandait aux Philippiens de se réjouir sans cesse dans le Seigneur, eux qui subissaient les persécutions (5^e de Carême C). Maintenant, c'est, dit-il : « pour vous que je me réjouis dans les souffrances ». Les souffrances vécues dans le Christ sont déjà profitables à l'Apôtre, mais elles le sont aussi aux autres, aux Colossiens qui ont accueilli le Salut du Christ. En vertu de la Communion des saints due à l'union de tous les chrétiens au Christ dans l'unique vie divine, le dévouement de Paul porte ses fruits dans les Colossiens et tous les chrétiens (2 Cor 1,5-7), comme le dévouement du Christ profite à tous ceux qui sont unis à lui.

« Car ce qu'il reste à souffrir des épreuves du Christ, je l'accomplis dans ma chair », mais littéralement on a : « et je supplée ce qui manque aux tribulations du Christ dans ma chair ». « Souffrir, *πάσχω* » (Pâques) ; « *ἀνταναπληρώω*, assumer pleinement pour autrui, suppléer ». Ce n'est pas un « car » qui expliquerait ce qui précède, parce que Paul se réjouit dans les souffrances, encore que cette explication ne soit pas exclue ; c'est un « et » qui ajoute une idée complémentaire : l'accomplissement de ce qui manque aux souffrances du Christ « pour son Corps qui est l'Église ». Ce n'est pas seulement « pour vous », les Colossiens, c'est aussi pour l'Église tout entière qu'il appelle « le Corps du Christ ». Ceci nous fait comprendre l'affirmation plus forte « ce qui manque aux tribulations du Christ », que le Lectionnaire tente de tempérer en ajoutant « car ce qu'il reste à souffrir des tribulations du Christ, je l'accomplis ». Paul ne veut pas dire que les souffrances du Christ ne sont pas suffisantes pour le salut du monde, puisque, le Christ étant Dieu et ayant assumé la nature humaine commune à tous les hommes, ses souffrances sont plus que suffisantes, elles sont surabondantes et infinies. Mais il veut dire deux choses complémentaires :

- a) Personnellement, les souffrances du Christ sont les siennes et non les nôtres, mais sont nécessaires pour sauver les nôtres. Comme ces souffrances ne servent à rien si l'homme refuse le Christ, toute la vie et les souffrances de l'homme sont aussi sans valeur pour son salut. Comme c'est dans l'union au Christ que les chrétiens ont leurs souffrances sauvées par les siennes, ils doivent donc unir leurs souffrances à celles du Christ. En ce sens, et parce que le Christ est un (Gal 3,28 ; 12^e Ordinaire C), les souffrances des chrétiens suppléent à ce manque qui leur est réservé et que le Christ veut unir aux siennes. Le Salut, avons-nous déjà vu, implique la coopération de Dieu

et de l'homme : il faut l'action à cent pour cent de Dieu et l'action à cent pour cent de l'homme, ce que le Christ, Dieu et homme, a fait, mais il faut aussi l'action à cent pour cent du Christ et à cent pour cent de l'Église et de ses membres : c'est en ce sens que Paul et les chrétiens complètent les souffrances du Christ.

- b) Le Christ est la Tête, et l'Église est son Corps. Le Corps n'existe que par la Tête certes, et donc les souffrances du Christ profitent nécessairement et pleinement à l'Église. Mais, parce que celle-ci est le Corps et non la Tête, les souffrances de l'Église sont bien à elle, elles sont celles du Corps et non de la Tête, et elles doivent être incorporées à celles du Christ. En ce sens, et parce que tous les membres de l'Église sont un comme Corps, les souffrances de chaque chrétien, assumées et incorporées au Christ, profitent à toute l'Église et complètent les souffrances du Christ, Tête.

C'est ce que Paul accomplit « dans sa chair » : ses souffrances lui sont propres et constituent ce manque des souffrances du Christ qui veut les assumer et se les incorporer. Et il l'accomplit « pour son Corps qu'est l'Église », en tant qu'il est apôtre et pas seulement un des chrétiens : parce qu'il représente le Christ comme Tête, il a, par le Christ, une influence sur l'Église entière.¹

– v. 25 : « C'est le mystère caché ». C'est la définition que Paul donne maintenant de la Parole de Dieu à accomplir :

- a) Ce Mystère désigne le Christ, le Verbe de Dieu, qui était invisible, présent en toute parole divine, d'abord dans la Création, ensuite dans la Loi et les Prophètes. C'est pourquoi Jésus disait : « Avant qu'Abraham fut, je suis » (Jn 8,58) ; « Les Écritures me rendent témoignage » (Jn 5,39). Il est appelé « mystère », parce que le Verbe de Dieu qui y est contenu dépasse l'homme et qu'il est impossible à l'homme de le comprendre par lui-même.
- b) Ce Mystère est « caché depuis toujours et à toutes les générations ». Dieu n'a pas voulu le révéler, tant que l'homme n'était pas prêt par le désir au moins latent, de le recevoir.

« Mais qui maintenant a été manifesté à ses saints ». Par le Fils de Dieu qui s'est fait homme, le Mystère de Dieu, depuis celui de la Création jusqu'à celui de la Sainte Trinité, a été rendu visible et s'est révélé aux croyants appelés « saints ». Ce qui caractérise les saints, c'est, d'une part, la grâce sanctifiante du Saint-Esprit sans laquelle nul ne peut connaître ce Mystère, et c'est, d'autre part, la vertu de pauvreté qui dispose à accueillir ce Mystère (1 Cor 2,1-5).

2) Le Mystère du Christ ordonné à la perfection de l'homme (v. 27-29)

– v. 27 : « Dieu a voulu leur faire connaître ». En révélant ce Mystère qui dépasse l'homme, Dieu l'a mis au niveau de l'homme, afin que celui-ci le connaisse. Il l'avait déjà fait avec la Loi, en faisant dire par Moïse ① qu'elle était élevée et divine dans son contenu (voir la 1^{ère} lecture de dimanche dernier) mais sans dire de son contenu autre chose que « le commandement » et « la parole », et ② qu'elle devait être respectée dans son abaissement, en mettant en pratique les prescriptions concrètes mises à la portée d'Israël. Maintenant, par Paul, Dieu en a révélé le contenu divin aux Colossiens.

« La gloire sans prix de ce mystère », littéralement « quelle est la richesse de la gloire de ce mystère ». Paul dit d'abord la grandeur de ce Mystère : c'est la gloire qui est celle de Dieu, mais, comme elle est révélée à l'homme, elle est vue à travers sa richesse profitable aux chrétiens, ce dont Paul donne un aperçu en Eph 3,8-20. Et cette richesse s'est fait

¹ Πάθημα et θλίψις suggèrent très clairement que Paul entend bien cette « suppléance » comme une participation directe à la Croix du Christ.

connaître « parmi les nations ». Paul n'exclut pas Israël, mais ou bien il l'insère parmi les nations, ou bien il envisage la vocation des nations qui est l'objet de la révélation du mystère. De toute façon, Paul souligne que tous les hommes sont appelés à bénéficier de la richesse glorieuse de ce Mystère.

« Le Christ au milieu de vous », littéralement « lequel (mystère) est Christ en vous ou parmi vous ». Paul explicite maintenant le contenu de ce Mystère : c'est quelqu'un, le Christ. Je l'ai déjà dit plus haut pour faciliter la compréhension du texte, mais c'est seulement ici que Paul le révèle. Il y ajoute deux précisions importantes :

- a) « év, en » ou « parmi vous ». Il indique où les hommes peuvent trouver le Christ : c'est dans l'Église. Remarquons qu'il dit « Christ », et non « le Fils », ce qui souligne son humanité, et « en vous », ce qui rappelle aux Colossiens leur petit groupe. La riche et immense gloire du Mystère caché en Dieu est visible dans la petitesse et l'humilité de l'Église du Christ. Qu'ont les Colossiens à vouloir compléter ou trouver la grandeur du Fils, qui remplit le ciel et la terre, en dehors de cette poignée de croyants qui constituent l'Église ? Ils ne pourront en découvrir toute la richesse divine et humaine que chez eux et en eux.
- b) « l'espérance de la gloire ». Le Christ est maintenant humilié en vous et comme vous, mais avec vous il attend sa manifestation glorieuse à sa Parousie, il suscite en vous l'espérance d'obtenir cette gloire, et il vous donne le gage de cette gloire future par sa présence parmi vous.

– v. 28 : « Ce Christ, nous l'annonçons ». Pour que le Christ, le Verbe de Dieu, la parole de Dieu, le Mystère caché, et révélant maintenant sa richesse de gloire aux croyants dans l'humilité de l'Église, pour que donc le Christ soit connu, il faut que tout homme en soit instruit. C'est la charge des apôtres : « nous l'annonçons ». Ils l'annoncent de trois manières :

- a) « avertissant tout homme », c.-à-d. mettant tous les hommes en garde contre l'ignorance ou l'hostilité envers Celui qui est la Plénitude de Dieu et de l'homme et qui les jugera à sa Parousie.
- b) « et » (omis) enseignant tout homme », c.-à-d. en faisant connaître à tous avec persévérance et abondance la richesse infinie du Christ et le Salut qu'il apporte pour que tout homme en bénéficie.
- c) « en toute sagesse », c.-à-d. selon la sagesse de Dieu qui détruit toute sagesse humaine prétendant apporter la vérité et le Salut.

« Afin d'amener tout homme à sa perfection dans le Christ ». Le but de la prédication des apôtres est que tous les hommes atteignent la perfection pour laquelle Dieu les a créés, et qui s'acquiert dans le Christ. De même que le Mystère de Dieu s'est fait homme en Jésus qui est devenu l'homme Nouveau par sa mort et sa résurrection, de même il veut se faire tout homme destiné à être conforme au Christ.

– v. 29 (omis) : Paul re-dit qu'en vue de ce noble travail, il se fatigue et combat avec la puissance du Saint-Esprit qui l'anime.

Conclusion

C'est parce que, depuis sa conversion, il lui a été révélé que le Christ est tout, alors qu'auparavant il le méprisait et le combattait, que Paul expose avec force et amplitude le Mystère du Christ, qui renferme Dieu, l'humanité et l'univers, aux Colossiens qui pensent trouver mieux dans les doctrines quelconques du moment. Il leur dévoile les souffrances et les fatigues qu'il endure pour le faire connaître et qu'ils endurent avec joie, parce qu'elles sont la porte qui les ouvrira à l'excellence de ce Mystère. D'où vient que ce Mystère si réconfortant soit négligé par ceux-là même qui ont reçu la lumière de la foi et du Saint-Esprit pour en contempler et en vivre les richesses ? Cela vient de la chair

qui ramène tout à sa mesure d'intelligence et cherche ce qui est grand aux yeux des hommes et paraît l'élever. Or ce mystère possède à la fois la grandeur de Dieu (bien au-delà des capacités de la chair) et la petitesse de la misère humaine, et ne peut être perçu que dans la foi et par l'Esprit-Saint dans l'humilité et selon l'esprit. Il n'est pas loin, il est dans l'Église, Corps visible du Christ glorieux et petit troupeau méprisé par le monde, ce qui scandalise profondément la chair, toujours avide d'agrandir sa petitesse fossilisée. Et si Paul a le privilège, comme apôtre, de mieux comprendre et de vivre intensément ce Mystère, c'est pour les membres de l'Église, afin que ceux-ci accèdent à la même connaissance que lui. Mais connaître et faire connaître le Mystère du Christ se font dans la souffrance, car le Verbe fait chair a pris le chemin de la souffrance jusqu'à la mort ignominieuse de la Croix qui introduit au monde invisible de Dieu. On ne peut donc découvrir ce Mystère qu'en prenant le même chemin. C'est pourquoi ceux qui suivent les apôtres dans l'Église unique du Christ vivent dans la pauvreté de l'esprit et dans l'attente d'être comblés de la richesse de la gloire de ce Mystère à la Parousie. Fort du don gracieux de ce Mystère et de cette espérance promise, Paul ne cesse de le prêcher à tout homme, et invite les Colossiens à faire de même. Il a accueilli le Mystère du Christ en lui et dans sa vie : que les Colossiens s'empressent de l'accueillir à leur tour et rejettent leurs vaines recherches charnelles.

Nous sommes mieux lotis qu'Abraham, lui qui a bénéficié pour un instant seulement du passage de Dieu sous forme humaine. Car le Christ, c'est le Fils de Dieu qui s'est fait véritablement homme pour toujours, et qui par la grâce du Saint-Esprit habite continuellement en nous. Et nous avons mieux que du pain, du lait et un veau gras à offrir au triple Hôte divin, nous avons le Christ lui-même que nous pouvons offrir à la Sainte Trinité et annoncer aux hommes avec le pain et le veau gras dont ils auraient besoin. Cette offrande du Christ au Père est à notre mesure par son humanité, et à la mesure de Dieu par sa divinité ; il n'y a rien qui puisse satisfaire Dieu davantage ni nous combler davantage, si bien que nous ne désirons plus être séparés de Dieu et que Dieu veut toujours vivre avec nous par le Christ. Mais tout cela n'est atteint et vécu que dans le clair-obscur de la foi, dans la pauvreté du cœur et dans les souffrances purificatrices. Car le Mystère du Christ est mystère, réalité invisible seulement visible dans les dehors humbles de l'Église, en butte à l'oubli et à l'orgueil de la chair. La claire vision et l'union parfaite au Christ ne sont pas pour maintenant, mais dans la gloire du Ciel. Car Dieu est Esprit et Jésus ressuscité est aussi Esprit, et c'est pourquoi le Saint-Esprit nous travaille en mortifiant notre vie selon la chair, et en nous faisant vivre de plus en plus selon l'Esprit. Les trois hôtes divins sont passés et ont laissé Abraham dans sa tente, mais le Seigneur passe et nous emporte avec lui vers la gloire éternelle. Telles sont la grandeur et l'importance de notre sanctification, et de celle que Dieu veut pour tous les hommes.

Évangile : Luc 10,38-42

I. Introduction

Avant d'aborder ce texte qui suit immédiatement la parabole du Bon Samaritain, il est bon de résumer l'activité de Jésus en Samarie. La Samarie est la contrée que les juifs considèrent comme hérétique, parce que les Samaritains sont une race mêlée, et qui, de là, a adjoint 5 faux dieux au vrai Dieu (2 R 17,24-41), qu'ils ont violé la Loi en construisant un Temple au mont Garizim et en l'amputant des Prophètes et des Hagiographes, et qu'ils refusent, comme les Sadducéens, la Loi orale. Jésus profite de son passage en Samarie, pour corriger bien des choses dans le cœur de ses disciples et de tous ceux qu'il rencontre, et tout spécialement pour leur apprendre à acquérir son Esprit qui est l'esprit de l'Évangile. Il instruit ainsi sa future Église à combattre et à éviter les erreurs, les déviations et les pièges qui la guetteront. Jusqu'ici, nous avons vu trois activités de Jésus :

- a) Il dévoile que personne n'a encore son Esprit. Les apôtres qui voulaient exercer sa justice ne connaissent pas l'esprit qu'ils ont (9,54-55), et ceux qui découvrent l'urgence d'être disciples sont incapables d'être comme lui (9,57-62).

- b) Il donne de chasser les esprits mauvais aux disciples (10,17-19), qui, désireux d'obtenir son Esprit, lui ont obéi en tout quand il les a envoyés en mission (10,1), mais il leur dit de se réjouir non de s'être soumis les démons, mais d'avoir leurs noms inscrits dans les cieus, parce que l'Esprit leur a donné par lui la révélation du Père destinée aux tout-petits (10,20-24).
- c) Il révèle l'esprit de la Loi, dont le légiste avait perdu le sens complet, à savoir que Dieu s'approche par elle des hommes pécheurs pour les sauver, et il révèle que lui-même, venu du Ciel, accomplit la Loi en leur donnant la vie, et les rend alors capables de pratiquer les deux commandements de l'Amour selon son propre Esprit (10, 25-37).

Une autre attitude pour obtenir l'Esprit de Jésus est le fait et la façon de l'accueillir pour ce qu'il est. Il ne suffit pas d'accueillir ses dons et de faire ce qu'il dit, il faut aussi accueillir sa personne. Ceci est aussi valable pour nous, car s'il nous a rendus vivants par le baptême dans l'Esprit, et montré que l'Évangile est la plénitude de la Loi, nous pouvons ne pas prêter attention à lui, méconnaître ce qu'il est ou ne pas avoir de relations correctes avec lui. Il est, en effet, la plénitude de Dieu et de l'homme, et il vient à nous dans l'abaissement de son Église. Il est donc important de nous rendre compte de ce qu'il est et de savoir comment nous devons l'accueillir. La 1^{ère} Lecture nous a évoqué ces deux points. L'hospitalité de Marthe et de Marie va nous le révéler.

II. Texte

- v. 38 : « Alors que Jésus était en route avec ses disciples », littéralement « Pendant que Jésus et ses disciples s'avançaient ». Nous avons déjà vu plusieurs fois le sens de ce terme « s'avancer, πορεύομαι » (voir 13^e Ordinaire C, p. 10 ; et au Jour de Pâques, p. 11.). Ce qui va suivre est donc lié au cheminement de Jésus vers Jérusalem et au progrès des disciples marchant avec lui. Or il ne sera plus question des disciples, mais de Jésus seul avec Marthe et Marie. Jésus les a-t-il laissés à l'orée du village ou les a-t-il fait entrer avec lui dans la maison ? Comme il n'est pas douteux que la leçon, donnée par l'entretien de Jésus avec Marthe et Marie, ne vaille aussi pour la formation des disciples, il semble que Luc ait suggéré de les voir représentés par les deux sœurs. L'épisode est d'ailleurs exposé d'une façon générale avec des termes vagues : « quelque village », « quelque femme », comme si Jésus ne connaissait pas Marthe, et un service sans précision, le discours non rapporté de Jésus à Marie. Seules les personnes sont nommées : Jésus et le Seigneur, Marthe, Marie, ce qui indique clairement qu'il sera essentiellement question de relations entre des personnes.

« Il entra dans quelque village ». On pense qu'il s'agit de Béthanie où Jean dit que les sœurs habitaient (Jn 11,1 et 12,1-2). Mais Luc l'omet soigneusement, d'abord parce qu'il veut parler de la Samarie, ensuite et surtout pour montrer le sens universel de l'évènement, valable en tout temps. « Quelque femme » : ce « quelque » est une curieuse dénomination pour quelqu'un que Jésus doit connaître et surtout quand elle est nommée. Mais on sait que dans l'Écriture Sainte, la femme représente la communauté, le peuple, l'Église. On peut voir dans notre texte une évocation du Christ, Tête et Corps, comme Paul en a parlé dans la 2^{ème} Lecture, mais j'aborderai à peine cet aspect. « Appelée Marthe », mais littéralement c'est « Marthe par le nom » (ὀνόματι), façon de souligner qu'il s'agit de relations personnelles. Comme les disciples, elle et Marie, qui sont des amies de Jésus, ont été guéries, sont saines et vivantes ; et, comme Abraham, elles l'accueillent, mais chacune à sa façon, Marthe en le servant, Marie en l'écoutant. C'est là que se noue la leçon du texte, mais, pour la comprendre suivons-la attentivement.

« Le reçoit dans sa maison », mais littéralement c'est « ὑποδέχομαι, héberger, recevoir sous son toit ». Nous apprendrons bientôt que Marthe a une sœur, mais c'est elle qui héberge Jésus sous son toit, dans « sa maison », parce qu'elle est l'aînée. Dans l'épisode de Caïn et Abel, il est dit 7 fois qu'Abel est le frère de Caïn et jamais que Caïn est le frère d'Abel, et cela parce qu'Abel est le cadet. Or ici, et 1 fois plus loin (v. 40), il est dit que

Marie est la sœur de Marthe ; Marie est donc la cadette. Et, de même que des sacrifices des deux frères, c'est celui d'Abel qui est agréé par le Seigneur, ici aussi, c'est l'attitude de Marie que Jésus privilégie. Marthe seule accueille donc Jésus, la première, avant son service, comme Abraham seul avait accueilli l'Hôte divin avant de le servir. Elle reçoit Jésus dans « sa maison ». Or la maison (comme la barque, le lieu particulier, la montagne) est le huis clos des disciples avec Jésus ; et elle désigne souvent Israël et l'Église. Comme Israël a été, le premier, visité par le Seigneur et a reçu la Loi, Marthe représente l'Église tirée d'Israël.

Marthe accueille Jésus avec le souci de le servir, comme il sera dit au v. 40. Or, « servir, διακονέω » n'est pas le travail fidèle de l'esclave envers son maître, mais le dévouement demandé par Dieu envers ceux qui sont dans le besoin (29^e Ordinaire B, p. 11). Marthe va donc s'employer à nourrir Jésus. Car Jésus est pauvre, il n'a pas de maison, mais simplement une bourse pour lui et ses disciples (Jn 12,6) ; il a pris la forme d'esclave et s'est mis dans la nécessité et la dépendance de Dieu et des hommes, autant pour être dans l'attitude vraie de l'homme devant Dieu que pour inciter les hommes à l'hospitalité. Marthe accueille donc Jésus selon son humanité, bien qu'elle sache qu'il est le Seigneur, comme elle le nommera plus loin (v. 40). Car le premier aspect que l'on discerne en Jésus, c'est son humanité.

- v. 39 : « Elle avait une sœur, nommée Marie », littéralement « Et à elle était une sœur appelée Marie » (καλουμένη). « Appeler » n'a pas le même sens que « nommer, ὀνομάζω » ; « appeler, καλέω », signifie : « faire gracieusement accéder quelque homme disponible, avec son consentement, à un état et à une fonction, en vue d'une œuvre estimée nécessaire à accomplir » (voir par ex. Lc 1,13 ; 1,31.32.35.59.60.76 ; 2,21 ; Jn 1,42). Nous voyons, en effet, Marie dans une autre attitude que celle de Marthe : « Assise aux pieds du Seigneur, elle écoute sa parole ». Comme ce n'est pas elle qui est allée accueillir Jésus, c'est grâce à Marthe qu'elle peut accueillir Jésus de cette façon. Elle est la deuxième dans l'accueil, et ressemble à Abraham et à Sarah écoutant l'Hôte, après que celui-ci fut restauré. Elle accueille Jésus selon sa divinité, comme Luc le fait remarquer en écrivant « aux pieds du Seigneur » et non « de Jésus ». Elle représente l'Église tirée des nations, venant en deuxième lieu, et accueillant « la parole, le mystère caché avant les siècles et maintenant manifesté » (voir Épître).

On peut aussi voir dans Marthe, qui sert, celle qui représente Paul, lequel, dans l'épître, se dit « le ministre, le servent, διάκονος » (v. 25) et qui exerce « l'Économie de Dieu qui m'a été donnée pour vous », c.à.d. l'Église des Colossiens, et voir, dans Marie qui écoute le Seigneur, celle qui représente le Corps du Christ, « vous au milieu de qui est le Christ » (v. 27). Et alors c'est Paul et les apôtres qui accueillent, les premiers, le Mystère du Christ, et les membres de l'Église qui, les deuxièmes, l'accueillent. D'une façon directement liée à notre texte, Marie est seulement dans la maison, là où Jésus révèle son Mystère, et c'est pourquoi elle ne peut accueillir le Seigneur qu'en second lieu. Cependant le rôle de Marthe est très important : sans elle, Jésus n'entre pas dans la maison et Marie ne peut l'accueillir. Cela veut dire que ce que l'on rencontre d'abord en Jésus, c'est son humanité, et que Jésus ne révèle sa divinité que par son humanité ; à savoir, on ne découvre la divinité du Christ qu'en passant par son humanité. Nous voyons d'ailleurs que Jésus ne fait aucun reproche à Marthe en ce qui concerne son service, pendant que Marie l'écoute avec attention, empressement, respect et persévérance. À ce propos, il y a un petit mot omis par le Lectionnaire dans cette phrase. Le texte dit « Marie, restant assise aussi aux pieds du Seigneur » : ce terme « aussi » indique que le service de Marthe est agréable au Seigneur, tout comme l'est l'écoute de Marie. Devant Marthe, Jésus se tait, ne dit rien sur lui-même, la laisse à son service ; mais vis-à-vis de Marie, il parle, il se montre le Verbe de

Dieu, il dévoile son Mystère, il s'occupe à l'instruire. En un mot, Jésus est servi par Marthe, mais sert Marie.

- v. 40 : « Marthe était accaparée par les multiples occupations du service », littéralement « Or Marthe était tiraillée autour d'un nombreux service ». « Nombreux, πολὺς » n'a pas seulement un sens quantitatif comme la traduit le Lectionnaire, il a aussi un sens qualitatif (33^e Ordinaire B, p 2). C'est une chose considérable et de grande paix que de servir le Seigneur, et, comme le dit Paul dans l'Épître, une tâche fatigante et pénible de servir le Corps du Christ qu'est l'Église. Quant aux termes « tirailler, περιεσπᾶω », on le trouve encore 1 fois dans le Nouveau Testament pour en montrer l'inconvenance, et également à propos du service du Seigneur. C'est en 1 Cor 7,35 où Paul dit que les chrétiens mariés sont partagés entre les affaires du Seigneur et les affaires du monde et de leur état, alors que celui qui n'est pas marié et la vierge ont l'avantage d'être tout entièrement au Seigneur et de « s'attacher à lui sans-tiraillement ». Alors que Marie est préoccupée du Seigneur, Marthe est préoccupée des choses à bien faire pour le Seigneur, car, ces choses devant être bien faites, elles ne laissent pas le temps ni ne permettent l'attention d'écouter comme Marie.

« Seigneur, cela ne te fait rien ? », littéralement « ne t'importe-t-il pas ? ». Marthe voit que Jésus est de connivence avec Marie et ne semble pas attacher de l'importance à son service. « Ma sœur me laisse, ou me laissait, seule à servir ». Dès le début, Marie a refusé de faire le service avec Marthe. « Dis-lui donc de m'aider ». Puisque Marie ne veut écouter que le Seigneur, la seule solution pour la décider à se mettre au travail est que le Seigneur lui en donne l'ordre.

- v. 41 : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites ». C'est seulement quand Marthe se plaint que sa sœur ne fait pas le même service qu'elle, que le Seigneur la reprend et va bientôt lui dire lequel des deux accueils lui plaît le plus : l'écouter. C'est bien nécessaire et important de servir, de nourrir l'humanité de Jésus, mais dès que l'on croit que ce service suffit, Jésus réagit et dit, d'une part, que ce service se dégrade, d'autre part, qu'une seule chose compte, ce que fait Marie. Il suggère par là qu'il est important de le servir comme homme, car c'est par son humanité que sa divinité s'approche de chacun, mais qu'il est capital de se laisser prendre par sa divinité pour être conduit par elle chez le Père dans la gloire éternelle.

« Tu t'inquiètes ». Jésus révèle d'abord que le service se dégrade. Il ne dit pas « tu es tiraillée », ce que Marthe sait bien, mais « tu t'inquiètes », ce dont Marthe ne se rend pas compte. Que l'on soit tiraillé peut-être admis comme le dit Paul, sinon personne ne devrait se marier ; mais l'inquiétude a été condamnée par Jésus dans la parabole de la Providence : « Ne vous inquiétez pas, car c'est ce que font les païens » (Mt 6,25-34), et par Paul qui a dit : « Ne vous inquiétez de rien, mais présentez vos requêtes à Dieu », car le Seigneur est proche (Ph 4,6 ; 3^e Avent C). On tombe dans l'inquiétude et l'agitation, lorsqu'on pense que le seul service de l'humanité de Jésus suffit, c.-à-d. lorsqu'on voit que le Christ, c'est seulement le prochain, les hommes qui manquent du nécessaire. Mais on ne s'inquiète pas et on n'est pas agité, lorsque l'on fait ce service dans le but de pouvoir écouter et accueillir le Mystère divin du Christ, c.-à-d. lorsque l'on voit que le prochain, c'est le Christ qui s'est approché par son humanité, pour nous amener à la contemplation de sa divinité.

- v. 42 : « Une seule chose est nécessaire ». Jésus révèle ensuite non une chose qui vient s'ajouter au service, mais une chose qui domine tout, s'impose à tout, doit tout animer. C'est pourquoi Jésus dit « une seule chose », littéralement « une chose unique ». Celle-ci concerne le Dieu Un présent par le Christ qui assume le monde entier pour le remettre

au Père. Toutes choses, y compris le service de Jésus, qui mettent le Dieu Un de côté, sont éliminées. Or « cette chose unique », c'est la Saint-Esprit que le Père et le Fils envoient pour communiquer le Mystère de Dieu aux hommes. Nous voici ramenés à l'Esprit de Jésus qu'il faut obtenir. Marthe était certes mue par cet Esprit en servant Jésus, mais elle l'a perdu dès qu'elle a voulu tout ramener au seul service de l'humanité de Jésus, quand elle voulait détourner sa sœur de cet unique nécessaire.

« Car » (omis) : indique que cet unique nécessaire n'est pas l'attitude de Marie, mais que celle-ci manifeste cet unique nécessaire. « Marie a choisi la meilleure part », littéralement « Marie s'est choisie la bonne part ». Ce terme « la bonne, ἀγαθὴ » ne signifie pas que l'attitude de Marthe soit mauvaise, et c'est peut-être pour empêcher cette mauvaise déduction que la Vulgate dit « la meilleure », mais, du coup, elle pousse à dire que l'attitude de Marthe est également bonne. Le grec est plus radical et renvoie au choix que Marie a fait de l'« unique nécessaire », suggérant que Marthe doit elle aussi choisir l'unique nécessaire. Marie a accueilli Jésus par le Saint-Esprit, mais l'a gardé, et c'est pourquoi Jésus prend sa défense, afin que Marthe, l'aînée, ne l'en détourne pas, mais fasse son service dans cet « unique nécessaire ».

« Elle ne lui sera pas enlevée », littéralement « extirpée, ἀφαιρέω », opération qui est toujours faite par un autre, par Dieu ou par quelqu'autre agent. La bonne part de Marie, qui est de s'attacher à la divinité de Jésus sous la mouvance du Saint-Esprit, sera toujours son lot, demeurera éternellement. Dans la béatitude éternelle du Ciel, il n'y aura plus de service de l'humanité humiliée et souffrante de Jésus, puisque son Corps, que sera son Corps mystique, est glorieux. Seules demeureront dans le Mystère du Christ total la contemplation et la louange de Dieu.

Le sens de tout le texte, que j'ai tiré des Pères de l'Église, avait poussé l'Église à le choisir pour la fête de l'Assomption, mais, n'étant plus compris ainsi, ce texte a été remplacé à cette fête par celui de la Visitation, au Concile Vatican II.

Conclusion

À son entrée en Samarie, les disciples, puis Jésus, n'avaient pas été accueillis par les Samaritains. C'est alors que Jésus resserrait les liens avec ses disciples, en leur révélant ce qu'est pour lui un disciple, puis il les avait envoyés dans les maisons. Les disciples ayant été accueillis, Jésus leur dévoilait qu'ils avaient une maison dans les cieux d'où leur venait la révélation du Père et du Fils, révélation inconnue des prophètes et des rois. Profitant de la question d'un légiste sur la plénitude de la Loi, il leur révélait, dans la parabole du Bon Samaritain, qu'il venait sauver l'homme et le confier à l'auberge de son Église jusqu'à son retour. Maintenant, il entre dans la maison de Marthe et de Marie, qui représente l'Église, et il montre à ses disciples comment eux-mêmes, dans l'Église, devront l'accueillir. En tout cela nous remarquons une intimité de Jésus avec ses disciples, ce qui ne doit pas nous étonner puisque Jésus entreprend de nous faire découvrir son Esprit. La maison des deux sœurs n'évoque pas seulement l'Église et ses deux attitudes, elle évoque aussi chaque membre de l'Église, puisque le chrétien est le temple du Saint-Esprit (1 Cor 6,19). Ces deux attitudes sont celle de Marthe qui sert l'humanité de Jésus, et l'autre de Marie qui écoute Jésus parler de sa divinité ; à la suite de Paul, on y a vu deux vocations dans l'Église : l'action et la contemplation. Mais, comme les apôtres ont vécu ces deux attitudes, celles-ci ont une signification plus fondamentale, nécessaire à tout chrétien, révélée par Jésus à Marthe : l'accueil de Jésus comme Fils de Dieu par l'accueil de Jésus comme homme dans son unique Esprit.

Plusieurs leçons sont à tirer de ces deux attitudes inséparables :

- a) La première est nécessaire à la deuxième. Car Marie n'aurait pas rencontré Jésus, si Marthe ne l'avait pas fait entrer. Cela veut dire que nous entrons en relation avec la divinité de Jésus seulement par son humanité.

- b) La première est ordonnée à la deuxième. Car, dès que Marthe estime que sa fidélité à servir Jésus est l'unique nécessaire, Jésus lui dit que c'est Marie qui a trouvé l'unique nécessaire. Cela veut dire que si Jésus n'était qu'un homme, personne ne serait sauvé. C'est en tant que Dieu que Jésus sauve par son humanité.
- c) La première est valorisée par la deuxième. Soigner l'humanité de Jésus, pauvre et sans toit, la nourrir, subvenir à ses besoins est certes moindre qu'accueillir sa divinité et être accueilli par Jésus qui révèle la richesse de son Mystère ; mais Jésus accepte le service de Marthe, quand il est écouté par Marie, et même dans son reproche à Marthe, il ne condamne pas son service. Ceci veut dire que son humanité, inférieure à sa divinité, est l'humanité du Fils de Dieu et en acquiert la dignité et la grandeur.
- d) La première est à faire avec la deuxième. Car Jésus dit « l'unique nécessaire » et non pas « le plus nécessaire » ou, selon le style biblique, « vaut mieux que ». C'est pendant que Marie écoute que Marthe sert. Mais comment peut-on écouter en servant ? Concrètement, c'est presque impossible ; aussi Paul disait-il aux gens mariés de réserver des moments de prière puis de reprendre la vie conjugale pour ne pas entrer en tentation (1 Cor 7,5), et voyait-il deux actes différents (1 Cor 7,35). Mais ce que l'on peut faire, c'est servir l'humanité de Jésus en songeant à sa divinité. D'ailleurs les contemplatifs eux-mêmes doivent bien à certains moments s'occuper du Corps mystique du Christ, des membres de leur communauté. En s'efforçant de vivre les deux attitudes pendant la première, on se dispose à mieux écouter Jésus parler de son Mystère divin. Et Paul disait aussi : « Ce n'est pas moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal 2,20).
- e) Le fondement de la nécessité des deux attitudes est Jésus lui-même, dont les deux natures sont celles de sa Personne de Fils de Dieu. Le contraste entre ses deux natures est si grand qu'on les sépare facilement, et même qu'en les unissant on risque encore de les séparer ou de les déformer ; par exemple, en confondant sa grandeur divine avec son ascendant humain de maître et de chef, ou en considérant sa faiblesse humaine comme étrangère à la kénose de sa divinité. Et pourtant, ce contraste favorise l'union des deux natures. Car, selon son humanité, Jésus est si pauvre que tous le sentent proche d'eux, que le plus pauvre peut encore faire quelque chose pour lui, et que ceux qui ont une âme de pauvre sont attirés à subvenir à son indigence, à l'accueillir, à l'écouter ; et alors Jésus peut livrer tout ce qui relève de son mystère divin, lequel est d'une telle richesse de gloire que les hommes les plus dotés et que même les anges ne sont que des indigents devant lui. Ces leçons nous indiquent que le chrétien, devenu vivant par Jésus et faisant partie de sa maison, doit dépasser l'attitude de service, pour laisser Jésus vivre en lui cet unique nécessaire de l'Esprit, que Jésus a besoin de donner, et que le disciple a besoin de recevoir.

Cette façon d'accueillir le Seigneur Jésus prend du relief dans la vie de l'Église :

- a) Il y a d'abord l'attitude envers Jésus comme Tête de l'Église, à savoir ce qui concerne la vie sacramentelle et la vie personnelle avec lui. Il y a, par exemple, l'accueil de l'Évangile : tous les textes ou presque parlent de son humanité, ceux de l'Ancien Testament également. On sert Jésus lorsqu'on respecte ce que Moïse, Isaïe, Luc, Paul, Jean ont écrit, lorsqu'on prend le temps de les accepter, de les entretenir, de les faire vivre en les pratiquant, selon le sens que Jésus, c.-à-d. ses apôtres et leurs successeurs, leur a donné, mais sans oublier d'y chercher et d'y entendre parler de sa divinité, car disait-il « Moïse a écrit de moi » (Jn 5,45) et « L'Esprit de vérité me glorifiera, car c'est de moi qu'il prendra et vous rapportera » (Jn 16,14-15). Pour la vie sacramentelle, il y a, par exemple, la Messe dont l'assemblée, les prières, les lectures, les rites, le déroulement indiqués par l'Église expriment l'humanité du Seigneur ; mais là aussi, dans ces services bien faits, le Seigneur demande d'être écouté et reçu selon son Mystère divin. Nous ne pouvons pas l'affubler de comportements humains qui ne sont pas les siens, ni attribuer sa divinité à un surhomme qui ferait ce que nous voulons. C'est en le servant dans son humanité comme l'Église, son Épouse, la connaît que nous pouvons accueillir la révélation de sa divinité telle que l'Église nous l'enseigne.
- b) Il y a ensuite l'attitude envers le Corps du Christ qui est l'Église, à savoir ses membres et tous les autres qui sont destinés à devenir ses membres. De ses membres, il y a les pauvres par l'Esprit, les doux, les affligés, les miséricordieux, les cœurs purs, les persécutés, mais aussi les pécheurs, les faibles, les inconstants, les indifférents, les égarés, les pusillanimes ; dans la mesure où nous le

pouvons et à notre place, chacun selon sa vocation peut, comme Paul, se fatiguer et offrir ses souffrances pour « suppléer » à celles du Christ. Et puis il y a tous ceux qui ne sont pas visiblement du Corps du Christ, qu'ils soient pauvres, malheureux, déprimés, incroyants, riches au cœur sec, persécuteurs, ennemis, etc. Les uns et les autres sont à voir comme étant le Christ ou comme aimés par le Christ, sinon ce n'est pas le Christ qui est accueilli, soigné, nourri. Quand on s'est ainsi dévoué au Corps du Christ, on est mieux à même de recevoir la richesse divine du Seigneur.

Ainsi, comme Abraham restaurant ses trois hôtes et, avec Sarah, écoutant Dieu lui promettre la figure de son Fils, comme Paul exerçant son ministère dans la souffrance du Christ pour que les Colossiens qui s'égarèrent accueillent et connaissent la richesse de gloire du Mystère de Dieu, et comme les disciples apprenant à imiter le service de Marthe selon l'unique nécessaire vécu par Marie, cette Messe nous invite à servir l'humanité du Seigneur avec le souci de l'entendre nous parler de sa divinité.

Voir encore la fin de la deuxième conclusion de l'Épître du 17^e Ordinaire C, p. 5.